Charles Beltjens

MIDI

Edouard Manet (1832-1883), *Le Chemin de fer* (1870),
National Gallery of Art, Washington, D.C., États-Unis.

Charles Beltjens (1832-1890).

MIDI

Vox clamantis in deserto.
Après une lecture de
la Mécanique céleste
de Laplace.

I

Quelquefois en juillet, lorsque Midi rutile,
Et s'élance à travers les champs demi-fauchés,
Quand le brun moissonneur cherche une ombre inutile,
Sous les arbres poudreux dans la plaine ébauchés ;

À cette heure brûlante où l'azur qui flamboie
Semble un baiser de feu sur le globe vermeil ;
Lorsque dans les hameaux plus aucun chien n'aboie,
Et que sur tous les fronts descend un lourd sommeil ;

Je sors ; – je vais chercher, à travers la campagne,
Le lieu le plus tranquille et le plus écarté,
Avec la solitude immense pour compagne,
Assouvissant mes yeux d'espace et de clarté.

Le soleil, à grands traits, sous sa touche mordante,
De chaque objet crûment fait saillir le contour ;
L'ombre a peur et se cache à son approche ardente,
Ainsi qu'une colombe à l'aspect du vautour.

Le long des seigles d'or, ébloui, je chemine,
Par les sentiers crayeux, ourlés d'un fin gazon,

Jusqu'au haut de la côte où mon regard domine
Le spectacle changeant du superbe horizon.

Au premier plan, la pente accostant la vallée
Avec de frais buissons plein de molles senteurs ;
Quelques chaumes épars ; une ferme isolée ;
Des vergers en talus ; – plus loin, sur les hauteurs,

Des villages charmants, dont les rouges toitures
Dans un lit de feuillage ont l'air de sommeiller ;
Leurs clochers au milieu, pareils à des mâtures
De grands vaisseaux à l'ancre et près d'appareiller.

Aux alentours, à droite, à gauche, on voit s'étendre,
Bizarrement jetés parmi les blonds épis,
Des carrés de sainfoin et d'avoine vert-tendre,
Sur le flanc du coteau déroulant leurs tapis.

Devant moi, comme un flot qu'épanche une urne pleine,
Un pré, luisant encor des perles du matin,
De sa large émeraude envahissant la plaine,
Va se perdre dans l'or éclatant du lointain.

Au milieu, dans son lit, où la chaleur l'accable,
Le fleuve irradié des feux du firmament,
Sous les traits du soleil, sagittaire implacable,
Vaste Python d'acier, rampe languissamment.

Tout au fond, la forêt de chênes et d'érables,
Aux durs contours tranchant sur la verdure et l'eau,
Avec ses troncs touffus au jour impénétrables,
Dessinée en eau-forte, achève le tableau.

Immobile et sans voix, comme après une orgie,
La nature s'endort, l'air stupide et brisé ;
Pareil au papillon autour de la bougie,

Le Zéphyr tombe et meurt dans l'éther embrasé.

Seul, au rebord des champs, l'aigre cri des cigales,
Sous la splendeur des cieux, que ne trouble aucun bruit,
Chœur strident, de son hymne aux strophes inégales
M'avertit que toujours le temps coule et s'enfuit.

Par moments dans les blés une brise paisible
Glisse avec un frisson lent et mystérieux ;
Tel, au milieu des nuits, de son aile invisible,
Un ange fait gémir la harpe des saints lieux.

Tout semble méditer. Nul souffle ne balance
Les grands bois recueillis, dans leur sérénité ;
Le ciel écoute, et l'hymne enflammé du silence
De sa langue ineffable emplit l'immensité.

Et formes et couleurs, vallon, coteau, chaumière,
Fondus devant mes yeux en splendide unité,
Tout l'horizon n'est plus qu'un gouffre de lumière
Où luit, comme un lac d'or stagnant, l'éternité.

II

Maintenant, à cette heure, en d'autres lieux, la Vie,
Loin, bien loin du silence imposant des déserts,
Comme par une meute une hydre poursuivie,
De cent mille clameurs épouvante les airs.

Tandis que l'Océan, aux voix tumultueuses,
Dans les gouffres obscurs parle aux profonds écueils ;
Que sur les monts, croisant leurs branches tortueuses,
Les bois, chêne ou sapin, font pousser les cercueils,

De l'est à l'occident, de l'un à l'autre pôle,
Partout où sous le chaste azur illimité
De cette radieuse et sublime coupole,
Pleine de pas confus, bourdonne une cité,

Le Travail gigantesque, ardent et fier cyclope,
Tord l'énorme machine aux rapides leviers,
Forge immense, qu'un bruit formidable enveloppe
D'un concert monstrueux d'innombrables claviers.

Londres, Paris, New-York, fourmilières humaines,
Leurs milliers de vaisseaux sur les flots écumants,
Leur millions de chars qui traversent les plaines,
Mêlent tous à la fois leurs vastes grondements.

Un âpre essor émeut les hommes et les choses ;
Vers un but inconnu tout va selon son goût,
Les aigles au soleil, les papillons aux roses,
Les Dons Juans au plaisir, les ruisseaux à l'égout.

La pâle courtisane à son miroir se farde ;
L'ivrogne ouvre ses yeux stupides, pleins d'ennuis ;
Le voleur inquiet, à la mine cafarde,
Aiguisant son poignard, fait son plan pour la nuit.

Et c'est votre heure aussi de voluptés intimes,
Usuriers ! Harpagon, voici l'heure où tu cours.
Blême, et serrant des doigts les pleurs de tes victimes,
À la Bourse effarée interroger le cours.

Sur l'autel du Veau d'or, bravant les flétrissures,
C'est là qu'un vil ramas d'Aruspices épais,
De la patrie en deuil escomptant les blessures,
Trafiquent de la guerre ou marchandent la paix.

Et les foules, bourgeois, artisans, prolétaires,

Gens affairés, flâneurs, maîtres, cochers, laquais, –
Flux et reflux, pareils au sang dans les artères, –
Pêle-mêle, couvrant les ponts, longeant les quais,

À travers le dédale entortillé des rues,
Ceux-ci riants, ceux-là mornes et soucieux,
Vont et viennent, – rumeurs incessamment accrues,
Innombrables et noirs sous la clarté des cieux !

Les modernes Molochs, debout dans les usines,
Où la faim nuit et jour dans ses bras les étreint,
Au milieu des vapeurs de leurs sombres cuisines,
Font grincer lourdement leurs mâchoires d'airain.

Et les voix s'élevant des bazars, des tavernes,
Des marchés, des trottoirs, des gares, des perrons,
Près des temples déserts les clameurs des casernes,
Et des bagnes hideux les cris et les jurons ;

Et pesants chariots et carrosses de fête,
Attelages piaffant au milieu des bravos,
Et régiments, drapeaux au vent, musique en tête,
Fourmillantes rumeurs d'hommes et de chevaux,

Parfois dans une brusque et rapide rafale,
Tous ces bruits vont ensemble en un seul s'entasser,
Puis s'écroulent pareils à la voix triomphale
Qui précède te char d'un roi qui va passer.

Et la brise des mers emportant dans l'espace,
Le concert des fourneaux et l'hymne des clairons,
Demande à la fumée effroyable qui passe :
Qu'est-ce qu'ils font là-bas, tous ces noirs forgerons ?

III

Plus loin, c'est la Bataille, horrible, folle, immense,
Qui dès l'aube mugit, rouge de sang humain,
Heurtant dans les éclairs deux peuples en démence
Dont la moitié sera chair à corbeaux demain.

La Géante aux cent bras, fille des Briarées,
Tournant sa double meule aux sinistres parois,
Emporte en tourbillons, les faces effarées,
Cent mille combattants, sombre enjeu de deux rois.

Au centre du duel sa roue affreuse roule,
Invisible aux regards des lutteurs furieux ;
À chacun de ses tours un mur d'hommes s'écroule,
Butin de la meunière au front mystérieux.

La Mort, comme un croupier, autour d'elle chemine,
Raflant avec sa faulx les funèbres épis,
Bataillons, escadrons, que le canon fulmine,
De leurs tronçons sanglants jonchant le vert tapis.

Pour orchestre, les feux tonnants des batteries,
Gorgones vomissant l'horreur dans tous les rangs,
Les clairons, les tambours et les mousqueteries,
Et les cris des blessés sur les corps des mourants.

Carrousel infernal ! chocs terribles, carnage !
Comme un boucher à l'œuvre essuyant son étal,
L'ouvrière sans yeux, halète, tout en nage,
Et, flairant la chair fraîche, attend le coup fatal.

Rien ne va plus ! – Mêlée, aux étreintes féroces,
Voici ton tour ! Hourra, cavaliers, fantassins !
Pied contre pied, dehors les sabres, haut les crosses,
Et les yeux dans les yeux, tels que des assassins !

Écoutez, regardez ! Comme deux mers sauvages,
Sur qui deux ouragans hurlent échevelés,
À l'étroit dans l'abîme, aux roches des rivages
Brisent en mugissant leurs flots amoncelés,

Les deux camps l'un dans l'autre avec de sourds murmures
Enroulent le massacre en puissants tourbillons ;
L'acier brise l'acier ; tout le long des armures
Le sang coule en ruisseaux, la chair vole en haillons ;

Noir linceul, la fumée enveloppe l'arène,
Bouillonnante fournaise en proie à deux volcans ;
La victoire qui tient la palme souveraine
Hésite et plane encore au-dessus des deux camps.

Tout à coup l'un des deux plie et croule en arrière ;
Sauve qui peut ! – Sus aux fuyards ! – Point de merci !
La vengeance le veut, et, brisant sa barrière,
Bondit comme un enfer, d'un autre enfer grossi.

C'en est fait ; la déroute en ses serres avides
A déchiré sa proie en milliers de lambeaux,
Hâtez-vous fossoyeurs ! – Aux cadavres livides
Les fosses de chaux vive ou les becs des corbeaux !

Et maintenant sonnez, trompettes et cymbales !
De par la loi du fer tout un peuple a vécu ;
Montez au Capitole, exploits des cannibales !
Gloire au triomphateur et malheur au vaincu !

IV

Tout ceci passera comme un torrent d'automne.
Cris, blasphèmes, fureurs, tous les bruits des vivants,

La fanfare éclatante et le canon qui tonne,
Seront tous à jamais dispersés par les vents.

Les bois profonds, les monts ailiers, les vastes plaines,
Les vallons pleins de fleurs, gracieux encensoirs,
Sentiront quelque jour de funestes haleines
Se mêler brusquement aux grands souffles des soirs.

Vous les verrez venir, ô villes stupéfaites,
Les essaims d'ouragans à la terre inconnus ;
Ils s'abattront sur vous au milieu de vos fêtes
Et diront : « Nous voici, car les temps sont venus !

Ils sont venus les temps d'équité vengeresse,
D'idée incorruptible et de droit souverain,
Où la Justice aux yeux formidables se dresse,
Dans sa droite élevant sa balance d'airain.

Elle a pesé le monde et tout ce qui l'habite :
Lourd de forfaits, son poids vers l'abîme a
léchi, Et la Mort, l'arrachant de son immense orbite,
Va marquer du sceau noir le sépulcre blanchi.

Car rien n'a prospéré chez vous, hormis l'ivraie ; –
Sourds à l'enseignement des sages confondus,
À la voix des martyrs, dont la parole est vraie,
Ivres, tournant les dos aux paradis perdus,

Déchirant la nature avec vos mains ingrates,
Sans pouvoir assouvir vos grossiers appétits,
Faisant sonner bien haut vos exploits ; de pirates,
Rampant devant les forts, écrasant les petits,

Sans vergogne foulant les lois saintes tuées,
À tout ce qui fut grand prodiguant les affronts,
Lâches, menteurs, plus vils que des prostituées,

Le fiel aux cœurs, la fange aux mains, les fleurs aux fronts,

Vous avez ricané devant le sort sévère,
Et ri du droit chemin par le juste enseigné :
En vain sur le Caucase, en vain sur le Calvaire,
Prométhée et Jésus pour vous tous ont saigné.

Vous avez préféré les lieux où la débauche
De Vénus animale allume les fanaux,
Et, soldats que Mammon au ventre d'or embauche,
Grossi les légions des esprits infernaux.

Les pleurs des orphelins ont engraissé vos treilles ;
Vos crimes combleraient tout le gouffre marin ;
Phalaris, Phalaris, pour charmer vos oreilles,
Les veuves ont gémi, dans vos taureaux d'airain !

Polype affreux, le Mal chez vous grouille et fourmille,
Vous tenant enlacés dans ses vastes réseaux ;
Satan seul vous gouverne et sa noire famille,
Assise à vos foyers, tourne en paix ses fuseaux.

Et l'Envie, et l'Orgueil, hantant l'homme et la femme,
L'Avarice au teint jaune écorchant les troupeaux,
La Paresse, et l'Orgie, et la Luxure infâme
En triomphe ont sur vous arboré leurs drapeaux.

Et l'œil en feu, pareille au tigre solitaire,
Si longtemps parmi vous la Colère a rugi,
Qu'il n'est plus désormais le moindre coin de terre
Que du sang d'un Abel un Caïn n'ait rougi !

L'acre vapeur du meurtre ou se complaît la haine
Monte criant vengeance au grand ciel obscurci ;
Sa gueule toute grande ouverte, la Géhenne
Est là qui vous attend ; – c'est pourquoi nous voici ! »

Ils viendront ces huissiers des divines colères,
Les grands exécuteurs, les sombres lendemains,
Sous un linceul, taillé dans les neiges polaires,
Chassant vers l'équateur tous les pâles humains.

Ils viendront du couchant, ils viendront de l'aurore,
Du midi radieux, du noir septentrion,
Dispersant l'assemblée où le tribun pérore,
Et la salle où, fardé, déclame l'histrion.

Les sénateurs assis sur leurs chaises curules,
Discutant et parquant les peuples par milliers,
Sous leurs verges d'éclairs, gigantesque férules,
Trembleront en pleurant comme des écoliers.

Sur les peuples hagards que la guerre extermine,
Et fuyant éperdus à travers les halliers,
Ils iront, secouant la peste et la famine,
Pareils à des semeurs vidant leurs tabliers.

Comme le Christ chassant à grands coups de lanières,
Hors du temple, vendeurs, trafiquants et filous,
Au fond de vos palais, au fond de vos tanières,
Ils sauront vous trouver, pasteurs pareils aux loups !

Qu'est-ce que vous direz, faiseurs de solitudes,
De qui le monde était le sanglant escabeau,
Sombres dominateurs des pâles multitudes,
Dont le seul geste ouvrait les portes du tombeau ?

Les cèdres du Liban sont couchés dans les herbes ;
La mer, ta mer entière est une urne qui bout ;
Les trombes ont rasé les archipels superbes ;
Sur les noirs continents les volcans sont debout !

À quoi vous serviront, altières Babylones,

Vos bastions, vos tours, vos remparts si vantés,
Quand le Nord formidable et les ardents cyclones
Soudain prendront d'assaut vos murs épouvantés ?

Sur l'océan pareil au cheval qui se cabre,
Et prend le mors aux dents sous l'éperon d'acier,
Il accourt, le voici, le cavalier macabre
Qu'a vu Jean de Pathmos, le divin justicier !

Où vous cacherez-vous, conquérants, chasseurs d'hommes,
Quand l'archange fera sonner sou grand clairon,
Et lorsque vous verrez vos Tyrs et vos Sodomes
Crouler comme des nids qu'abat le bûcheron ?

Car cet arrêt figure au livre indélébile ;
Après tant de forfaits monstrueux entassés,
Ainsi que l'ont prédit David et la Sibylle,
Le Juge appellera vivants et trépassés.

Vers les bleus paradis, avec des chants de gloire
Les martyrs monteront, revêtus de clartés ;
Les méchants, dans la nuit inexorable et noire,
Descendront sous le poids de leurs iniquités.

Et la Mort dans un coin de l'espace accroupie,
Avec d'affreux éclats de rire triomphant,
Verra rouler la Terre ainsi qu'une toupie,
Qui tournoie et bondit sous le fouet d'un enfant.

Et toi-même, ô Soleil, sultan de l'empyrée,
Toi qui luis sur nos fronts si superbe et si beau,
Déjà le temps, jaloux de ta gloire azurée,
Dans l'abîme inconnu te prépare un tombeau !

Comme un ange tombé des hauteurs sidérales
Que le trépas vengeur marque de son affront,

Tu sentiras les mains des heures sépulcrales
De ses fières clartés découronner ton front ;

Et suivi du convoi des planètes funèbres,
De tes rayons éteints sérail déshérité,
Au fond du morne oubli, gardé par les ténèbres
Tu t'en iras dormir pour une éternité !

V

Toi, triomphe à jamais, triomphe, âme immortelle !
Au-dessus de la vie et de ses flots fangeux
Élève-toi, triomphe en cette heure, fût-elle
La dernière qui sonne à tes jours orageux !

Par delà le soleil, et par delà l'espace,
Et tous les univers destinés à périr,
Sur un trône éclatant, vainqueur du temps rapace,
D'avance va t'asseoir, toi qui ne peux mourir !

Rien n'atteindra jamais ton essence éternelle.
Qu'importe que le monde ait brisé ton essor !
À travers les barreaux de la prison charnelle
Brille un autre soleil plus puissant que le sort.

Le doute a beau nier la vérité céleste,
Ô Justice ! son ombre affirme ton flambeau ;
La minute s'écoule, et l'éternité reste ;
L'immortel avenir pour socle a le tombeau !

Triomphez avec moi, vous tous, âmes blessées,
Cœurs gonflés d'amertume et d'amour méconnu,
Amants trahis, et vous, amantes délaissées,
Pleurant un rêve enfui qui n'est point revenu.

Triomphez, orphelins, triomphez, pauvres veuves,
Qui sanglotez tout bas sur un bonheur détruit,
Exilés qui le jour errez le long des fleuves,
Et qui le soir montez par l'escalier d'autrui !

Vous tous, héros obscurs, déshérités du monde,
Qui vivez de chagrins et de pleurs étouffés,
Poètes et penseurs que sous sa griffe immonde
L'égoïsme brutal asservit, triomphez !

Aux plats adorateurs de la vile matière,
L'amer dégoût, l'ennui stupide et le remord !
Chantons tous à la fois devant le cimetière
Un hymne de triomphe en face de la Mort !

Que les siècles futurs entrechoquent les astres
S'envolant en éclats dans l'abîme béant,
Nous marcherons sans peur à travers les désastres ;
Et vous, – silence à vous, ô docteurs du néant !

À vous le désespoir de la décrépitude,
Jouets anticipés de la destruction !
À vous le doute affreux, à nous la certitude
Qui dit : Âme éternelle et résurrection !

Montons tranquillement l'échelle expiatoire
Qui descend sous nos pieds à chacun de nos jours ;
Plus les coups du destin sont durs, plus la victoire
Nous tresse de lauriers en de meilleurs séjours.

Et quand viendra l'hiver, comme les hirondelles,
Nous partirons joyeux vers les bleus infinis ;
Le monde peut mentir, les cieux restent fidèles ;
Pour nos ailes toujours ils garderont des nids.

Toujours pour notre soif ils auront des fontaines,

Pour nos cœurs des amours et des printemps plus doux ;
Les clartés de là-haut sont des clartés certaines,
Et l'espace et le temps ne peuvent rien sur nous !

Midi,
poème de Charles Beltjens (1832-1890),
a paru chez J.-P. Massin,
à Verviers (Belgique),
en 1885.

ISBN : 978-2-89816-431-6
© Vertiges éditeur, 2021,
– 1432 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org